

# La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors-parti fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.- Compte postal 10-4772-4



## De l'inefficacité des tabous

**M**me Martine Brunshwig Graf, présidente de la Commission fédérale contre le racisme, constate que les gens se lâchent sur les réseaux sociaux et se permettent des messages impensables il y a peu de temps encore: allusions antisémites, accusations contre les étrangers, les Africains en particulier, insultes et menaces islamophobes.

Cette évolution n'est pas réservée aux réseaux sociaux. Il y a un mois, le mouvement allemand Pegida, «Patriotes européens contre l'islamisation de l'Occident»<sup>1</sup>, rassemblait dix mille personnes à Dresde. Il y en avait vingt mille lundi dernier. Les politiciens du centre commencent à adopter, même s'ils se tortillent encore un peu, le langage de l'UDC en matière de sécurité et d'immigration.

C'est un échec flagrant pour les milieux antiracistes et leur politique. Ils ont pourtant eu un nombre considérable d'années pour la mener à bien. On les a pourvus d'une norme pénale conçue exprès pour eux. Chaque jour, ils ont pu s'indigner, dénoncer et piloriser les contrevenants, obtenir des condamnations pénales, briser des carrières et

des réputations. Les discours officiels, de la droite à la gauche, ont repris leurs thèses, les Eglises aussi, ainsi que les médias, l'école et les grandes entreprises. Des scientifiques ont démontré que les races n'existaient pas. Et voilà que ces mêmes milieux «tirent la sonnette d'alarme» pour nous informer qu'en vingt ans de pédagogie et de répression antiracistes, la situation n'a fait qu'empirer.

*Le tabou relève du monde magique des peuplades primitives.*

Et ils proposent, comme unique réponse, un accroissement de l'information et un renforcement de la vigilance, c'est-à-dire la continuation de leur inutilité.

L'erreur de méthode, croyons-nous, est d'avoir voulu répondre à l'irrationalité du nazisme par un discours symétriquement irrationnel dénonçant l'antisémitisme – et à sa suite le racisme, puis l'islamophobie – comme le mal absolu. On a voulu créer un tabou, c'est-à-dire un interdit hors discussion, dont la transgression, si minime fût-elle, atti-

rerait sur son auteur, sinon le châtiement divin, du moins une exclusion de l'humanité. La moindre dérive par rapport au discours autorisé serait automatiquement amalgamée aux crimes les plus épouvantables des nazis.

D'une certaine façon, ça a réussi. Une dénonciation pour racisme ou antisémitisme, même infondée, fait dans la journée le tour de la planète et s'accompagne d'une exclusion sociale et professionnelle immédiate. Le malheureux qui croyait simplement exprimer son avis voit son portrait partout, accompagné de milliers de titres énormes et simplificateurs.

Ce succès apparent de l'antiracisme fait d'autant plus cruellement ressortir son échec sur le fond.

C'est que le tabou relève du monde magique des peuplades primitives. Il peut nous impressionner un moment, surtout s'il fait appel à notre mauvaise conscience et si l'appareil répressif est bien huilé. Mais il ne modifie guère nos pensées et nos sentiments intimes. Aujourd'hui il craque de partout.

C'est dû pour une part à une dégradation de la situation internationale. La brutale intransigeance de l'Etat d'Israël face aux Palestiniens suscite à droite comme à gauche un antisionisme émotionnel qui s'amalgame facilement à l'antisémitisme classique. Quant aux musulmans, la folie djihadiste et les crimes de l'Etat islamique, la lecture aussi de certaines sourates assez radicales, éveillent des craintes à l'égard des musulmans qui résident en Suisse.

Comment ne pas voir aussi que le tabou antiraciste est constamment instrumentalisé par les partis, en particulier de gauche, pour démonétiser leurs adversaires? Il faut reprocher aux antiracistes de n'avoir jamais dénoncé ce comportement. Comment ne pas voir que les jeunes – et beaucoup d'autres – reçoivent

le tabou comme on reçoit tout prêche puritain, c'est-à-dire comme une contrainte qu'un homme libre – et moderne! – ne peut que rejeter? Le dévergondage suit le puritanisme comme son ombre.

Le règne du tabou nous empêche de prendre conscience de deux faits essentiels. Le premier, évident, c'est que les Suisses ont de bonnes raisons de considérer l'arrivée sans fin de nouveaux étrangers comme une menace grave sur leurs identités historiques, cantonales et fédérale, sur leur conception du travail et de la paix sociale, sur leurs références culturelles et religieuses, sur leur vie de tous les jours, sans parler de leur économie. Et ils n'acceptent plus la cécité volontaire des décideurs politiques et économiques.

Le deuxième fait essentiel, c'est que le tabou conduit les Suisses à des réactions simplistes qui leur dissimulent qu'eux-mêmes, avant toute considération migratoire, sont pour beaucoup dans la dissolution de leurs cultures. A quoi sert-il d'invoquer «les racines chrétiennes de l'Europe» si l'on ne croit plus ou que, croyant, on ne pratique plus? Qui s'intéresse aux racines coupées? A quoi sert-il d'opposer à l'*oumma* musulmane un patriotisme européen lourd d'idéologie et d'irréalisme déclamatoire? A quoi sert-il de blâmer les mœurs musulmanes si nous-mêmes abandonnons les nôtres dans nos usages et nos lois? La nature a horreur du vide et nous sommes en train de nous vider.

Le tabou aveugle les peuples. Il empêche la légitime défense comme il empêche la nécessaire autocritique. Il aveugle ceux qui se soumettent à lui et incite les autres à choisir des voies extrêmes, elles aussi inefficaces.

Olivier Delacrétaz

<sup>1</sup> *Patriotische Europäer gegen die Islamisierung des Abendlandes.*

## Une escapade en Intyamou

C'était le mois de novembre, avec sa grisaille et ses chrysanthèmes. Mais le soleil n'était pas loin; il perçait presque dans le voile de la plaine. Nous partions pour l'Intyamou, au-delà mais non loin du Pays de Vaud, aux Sciernes d'Albeuve. En passant Albeuve, nous étions toujours dans le brouillard, avec la conviction que nous y resterions. Soudain, tandis que la voiture se démenait pour atteindre les Sciernes, *fiat lux!* Le panorama s'est ouvert sur les nombreux sommets à l'entour, baignés dans une lumière pétillante et adorés par des volutes de nuages.

On trouve aux Sciernes d'Albeuve un gîte très agréable nommé Pinte de Lys: une bâtisse cossue, pas très belle, mais très accueillante. Un endroit où il ferait bon s'établir quelques jours ou semaines: d'une part, la Pinte se prête à un séjour prolongé avec son petit salon de lecture et de jeux, d'autre part les destinations proposées par les écriteaux de randonnée font rêver. A vrai dire, si les Sciernes d'Albeuve s'étaient trouvées dans le Canton de Vaud (il s'en faut de si peu!), le soussigné aurait volontiers suggéré d'y organiser le camp de Valeyrès...

La Pinte de Lys est tenue par une famille belge, des personnes qui ont sillonné le monde au gré de mutations professionnelles puis ont décidé de s'installer dans l'Intyamou. Ils y sont depuis cinq

ans. Avec des Belges, on est toujours tenté de parler de politique. C'est qu'on se soucie de la Belgique comme d'un ami malade! Après quelques explications sur la situation politique apaisée en Belgique, la patronne met spontanément en garde: «J'entends ici des propos, dans la presse et dans la population, que j'entendais il y a quelques années en Belgique!» J'explique à cette personne la bonne doctrine selon laquelle l'éclatement naturel de la Suisse en cantons empêche l'affrontement de deux grands blocs linguistiques. Mais la patronne, qui s'intéresse aux institutions et s'investit dans la vie locale, insiste: pour avoir vu se déliter la situation politique en Belgique, elle affirme percevoir les mêmes signaux en Suisse. Elle ne perçoit pas de défiance des Fribourgeois d'Albeuve vis-à-vis des Vaudois voisins ni même d'autres Romands, mais bien plus à l'égard des Alémaniques. Il lui semble que les blocs linguistiques se durcissent en Suisse.

Nous savons trop bien combien cette perception est correcte. Mais le fait qu'une étrangère ressente cette même évolution dangereuse nous alerte plus encore. Pourtant, que faire? Face à cette situation, nous en sommes réduits à nous conformer à cette devise connue: *fac et spera!*

Julien Le Fort



# L'Ouzbékistan, une république en Asie post-soviétique

Certains noms de lieux font rêver et voyager avant d'avoir entrepris le déplacement. D'où certaines déceptions: Oulan Bator recèle peut-être plus de mystère et de charme dans ses syllabes que dans ses rues. Mais Baalbek, qui évoque le culte d'un dieu aboli, on s'empresse de franchir les montagnes du Liban pour accorder la sonorité claquante de ce mot à l'éblouissement du soleil sur les ruines antiques du site. Le nom de Samarcande possède aussi ce pouvoir enchanteur qui meut l'imagination et excite le désir de partir. Mais la nécessité de se rendre à Samarcande est principalement conditionnée par la place du Régistan que composent trois médersas et une mosquée, un ensemble unique dont l'harmonie ne peut se comparer qu'avec la Piazza del Campo à Sienne, la Plaza Mayor à Salamanque, et quelques autres hauts lieux de notre planète.

Quand on arrive à Tachkent, la capitale, la première impression est un sentiment d'ordre: les rues sont propres, les espaces publics soigneusement entretenus, les monuments historiques minutieusement restaurés, avec cette fringale de reconstituer le passé que nous avons connue à l'époque de Viollet-Leduc, ou après les destructions causées par la deuxième Guerre. Le centre de la ville est occupé par la vaste place Amur Timur (de l'Amour et de la Crainte? Non, il s'agit du héros national, ici figuré par une gigantesque statue équestre). Le personnage est connu chez nous sous le nom de Tamerlan. Jadis, le puissant socle a accueilli successivement Lénine, Staline, Marx, selon les variations idéolo-

giques. Aujourd'hui, la tendance est au nationalisme.

Derrière ce monument se profile l'hôtel Uzbekistan, titanesque paquebot d'époque brejneviennne, sombrant lentement dans une terne médiocrité, accablé par le poids des ans et l'incurie d'une gestion nonchalante. A côté, un bâtiment tout neuf un peu trop démonstratif, d'architecture néo-classique décorée d'éléments indigènes, éblouit par ses façades de marbre blanc et de verre: c'est le Palais des congrès. Ce style bourgeois-gentilhomme se répercute dans toute la ville avec des variantes, au gré des ministères, des maisons de la culture, des musées, des tribunaux. Les hectares de la place sont semés d'un gazon à rendre jaloux un propriétaire de golf britannique. L'arrosage automatique essaie avec peine de faire grandir des cyprès étiés: les platanes centenaires ont été arrachés au profit de cette misérable et dispendieuse culture. Le cyprès a été décrété arbre national, alors que les platanes à l'ombrage bienfaisant avaient été plantés par les Russes.

Chez nous, une partie au moins de nos actions est guidée par le bon sens, faculté qui semble étrangère à la mentalité orientale des Ouzbeks. Partout on voit des constructions récentes dont il est difficile de déterminer si elles sont en voie d'achèvement, achevées en attente d'utilisation, ou abandonnées. Le réseau routier est parsemé de centaines, voire de milliers de stations d'essence comme neuves, presque toutes délaissées: un jour, le gouvernement a décidé de surtaxer l'essence: chaque automo-

biliste a reconverti son véhicule au gaz, et on a construit un nouveau réseau parallèle de distribution.

Personne ne se scandalise des dépenses somptuaires et du gaspillage de l'argent public, parce qu'à leur échelle les particuliers agissent de même: un mariage coûte en moyenne quelque vingt mille de nos francs, ce qui est une somme exorbitante en regard des revenus moyens. Ainsi tout le monde trouve normal que le président Karimov ait son aéroport privé, un palais présidentiel dans chaque ville importante (Louis XIV se contentait d'une chambre dans les châteaux de ses vassaux).

Islom Karimov, président de l'Ouzbékistan depuis vingt-trois ans, a suivi le cursus traditionnel de l'apparatchik communiste dès 1964. Depuis l'indépendance, il est à la tête de l'Etat, faisant renouveler son mandat en adaptant la Constitution à son goût du pouvoir. Les prochaines élections, déjà reportées, devraient avoir lieu en mars 2015. Mais qui oserait se profiler en adversaire de cet indéboulonnable potentat, septuagénaire avancé? Et avec quels moyens? Poutine a rendu visite à son homologue ouzbek le 10 décembre dernier, renforçant ainsi sa légitimité. D'ailleurs la population semble assez satisfaite de la gestion du pays, qui ignore les troubles de l'Afghanistan et les fantaisies ubuesques du foldingue à la tête du Turkménistan voisin. En 1991, Karimov a repris tel quel l'appareil communiste, en «libéralisant» sous contrôle l'économie et la religion (95% de musulmans) et en étouffant

toute velléité d'opposition. La surveillance policière est très présente, surtout dans les déplacements. Des postes de contrôle fixes sont autant de douanes intérieures. Le pays vit en quasi autarcie car les importations sont taxées à 150%.

Nous devons nous garder de juger le fonctionnement d'un tel régime selon nos critères. La population, plutôt jeune et entreprenante, ne vit pas dans la misère, ni même la pauvreté. L'élite qui apprend les langues étrangères par nos chaînes de télévision voit surtout des citoyens mécontents, des débats stériles, des politiciens impuissants et méprisés, des émeutes à répétition. Le *mirage occidental* est éventuellement représenté par des biens de consommation, mais certainement pas par notre vie politique et sociale.

L'Ouzbékistan, à mi-parcours de la Route de la soie, a vu passer Marco Polo, Alexandre le Grand, Gengis Khan, Tamerlan, Staline. Ce pays, bâti sur de nombreuses et profondes strates de civilisation, recèle des richesses culturelles extraordinaires. Il a appris à digérer son histoire, plutôt que de l'envisager dans une stérile dialectique d'opposition. Ainsi telle personne rencontrée, dont je m'étonnais qu'elle ne fût pas tellement hostile au régime communiste précédent (les destructions furent aussi radicales et féroces qu'en Russie), me répliqua avec véhémence: «Il fallait cela pour nous faire entrer dans la modernité. Sinon nous en serions encore avec nos turbans, nos chameaux, nos femmes voilées.»

Jean-Blaise Rochat

## 2015, année Aloÿs Fornerod

Aloÿs Fornerod, l'un de nos meilleurs compositeurs, de même qu'un musicologue original, un chroniqueur substantiel à la plume élégante, un enseignant révérend devenu directeur du Conservatoire de Fribourg, est né en 1890 et décédé en 1965. Nous célébrons donc cette année un double anniversaire, avec les 125 ans de sa naissance et les 50 ans de sa mort, et *La Nation* est particulièrement heureuse de rendre hommage à la mémoire de celui qui écrivait en 1928:

*Si le lecteur est convaincu que la musique tire son principal caractère de la langue du musicien, il pourra sans peine nous accorder que, notre langue étant le français, notre musique doit être de forme française. [...] Il est donc normal que le musicien romand fasse des vœux pour la prospérité de la musique française. En le faisant, il ne flatte nullement l'étranger, il s'aime lui-même. [...] Enfin, se souvenant que, politiquement, il est citoyen de la Confédération helvétique, il doit souhaiter le triomphe du fédéralisme. La centralisation est pour notre art un danger effrayant, car il est assez probable que nos magistrats ne réussiront pas à créer une langue suisse, et le pire serait qu'ils y parvinssent.*

Ces lignes sont extraites de la conclusion de l'ouvrage de Fornerod *La Musique et le Pays*, paru en oc-

tobre 1928 comme huitième numéro des cahiers d'*Ordre et Tradition*, devenus les *Cahiers de la Renaissance vaudoise*.

**Le Te Deum devrait être interprété à la Cathédrale lors de chaque installation des autorités cantonales.**

Chez Aloÿs Fornerod, adepte du classicisme français, grand admirateur de Fauré, il n'y a pas de faille entre la conviction du musicologue et l'inspiration du compositeur. Son œuvre, toute de clarté, fuit les épanchements diffus et l'étalage des sentiments; souvent concises, ses partitions respectent la forme tout en sachant jouer avec elle; sa musique est celle d'un homme d'esprit.

A une époque où, trop souvent, la musique dite sérieuse se révèle chaotique, ou agressive, ou d'une vacuité répétitive, il est bon de rendre hommage à un artiste dont les compositions, certes savantes, plaisent à l'oreille et au cœur. Et n'oublions pas l'âme, en nous rappelant la part importante que prend la musique sacrée dans la production de Fornerod.

Comme en témoigne la citation donnée en tête de cette chronique, Aloÿs

Fornerod était un ami de notre mouvement – passablement tourné lui aussi vers la France à cette époque-là – dès le milieu des années 1920. Le lien a perduré. M. Regamey estimait que le *Te Deum*, composé pour André Charlet et son Choeur des Jeunes devenu Pro Arte, devrait être interprété à la Cathédrale lors de chaque installation des autorités cantonales, en début de législature. Et il s'émerveilla, lors de la création du Concerto pour piano, d'avoir assisté à la naissance d'un chef-d'œuvre. Notre mouvement a témoigné de sa fidèle admiration pour le musicien en publiant en 1982 la monographie magistrale de Jacques Viret *Aloÿs Fornerod ou le Musicien et le Pays* (CRV 103, 200 p., hélas épuisé); en soutenant, en 2000, l'édition d'un triple CD (hélas aussi épuisé); en favorisant l'édition de la partition du *Deuxième Concert pour orchestre de chambre* aux Archives musicales de la BCU. Il le fait encore cette année en contribuant à l'hommage du double anniversaire de 2015, organisé à l'initiative de la famille du compositeur, et particulièrement de son fils Pierre Fornerod.

Diverses réalisations marqueront en effet cette année de commémoration: des interprétations d'œuvres d'Aloÿs Fornerod lors de concerts à Lausanne et à Fribourg; la création d'un site internet comprenant les enregistrements

de sa musique; l'enregistrement intégral de l'œuvre pour piano; une étude de musicologie dans le cadre de l'HEMU; l'édition d'une feuille, largement diffusée, présentant la personne et l'œuvre du compositeur. S'agissant des concerts, que nos lecteurs retiennent déjà les dates du 31 janvier à Fribourg, salle de l'Equilibre, où l'Orchestre de chambre fribourgeois, sous la direction de Laurent Gendre, interprétera *Le Voyage de printemps* (avec aussi Saint-Saëns et Poulenc au programme), et des 6 février (à Saint-Michel de Fribourg) et 7 février (à Saint-François de Lausanne) où le chœur de l'HEMU de Fribourg, dirigé par Jean-Pierre Chollet, donnera notamment des œuvres vocales sacrées de notre compositeur. A l'automne, l'OCL et l'HEMU de Lausanne prendront le relais.

Ainsi aurons-nous le bonheur d'entendre une musique trop peu souvent jouée chez nous, alors même qu'elle est exécutée assez souvent à l'étranger: on a dénombré vingt pays, outre le nôtre, dans quatre continents, où des compositions de Fornerod ont été interprétées durant les dix dernières années. Formons le vœu que 2015 marque le début d'une redécouverte et d'un plaisir renouvelé pour le public de nos cantons.

Jean-François Cavin

# Médecine : contre la planification étatique

Le Département de la santé, dirigé par M. Maillard, met actuellement en consultation un projet visant à permettre au Conseil d'Etat d'autoriser ou non l'acquisition et le renouvellement d'équipements médicaux lourds, c'est-à-dire chers. Il s'agit notamment d'IRM, de scanners, de matériel de radiothérapie, mais également de salles d'opérations. Cela ne se limiterait pas aux établissements publics, comme c'est déjà le cas de fait, mais s'étendrait à l'ensemble du secteur privé, en particulier aux cliniques privées.

Or, ces investissements ne coûtent pas un sou à l'Etat. Comment dès lors comprendre ce qui s'apparente à un acharnement pour l'omnipotence étatique dans la santé? Certes, la pensée socialiste chère au chef du Département cherche naturellement à réprimer tout ce qui s'oppose à la planification de l'Etat, mais quand même.

L'origine d'une telle attitude est plus profonde. Car même si l'on montrait combien beaucoup de nouvelles technologies ont été d'abord et avec succès développées en secteur privé, avant de se généraliser, si l'on montrait combien toute l'évolution de la médecine s'est faite sur la base d'un travail souvent acharné dans un cadre de liberté et de responsabilité entières, seules garantes d'une véritable efficacité, cela ne suffirait pas à faire changer cette mentalité!

Pourtant l'Etat sait reconnaître l'importance et la place des cliniques

privées dans le paysage sanitaire vaudois.

Si l'on démontrait encore que tout cela ne peut qu'aboutir (il faut bien compter dix à vingt ans pour voir les effets délétères de telles décisions) à une démotivation pour la profession médicale par manque d'expression possible des capacités entrepreneuriales, à sa féminisation accélérée, à la limitation de la capacité thérapeutique du corps médical, et finalement à une diminution de qualité dont les patients auront à pâtir, cela ne suffirait pas...

Le mal se situe encore ailleurs.

Il y a peut-être la peur que le secteur privé n'ait davantage de succès par son activité, sa responsabilité assumée et la qualité de son plateau technique. Le brimer entraînerait une comparaison plus aisée avec le secteur public à l'aube d'une possible rationalisation des soins dans les établissements publics. Jalousie et besoin de maîtriser?

Mais l'élément clé pour saisir cela est l'évolution de la perception de l'être humain dans la pensée politique occidentale. La personne est désincarnée pour être réduite à un ensemble de fonctions et de rendements économiques et sociaux. En médecine, on tend à la considérer comme un ensemble d'organes

qu'il faut réparer à moindre coût, en utilisant des « prestataires de soins ».

Or, les besoins humains fondamentaux en matière de santé sont d'un autre ordre. Il s'agit de personnes malades et non de cas, dont les enjeux se révèlent de façon plus intime et plus radicale qu'ailleurs. Là, pas de rationalisation possible, mais un secret médical à respecter. L'humain à soigner est vulnérable, la part fragile et intelligente de la relation médecin-patient nécessite indiscutablement la liberté de choix de chaque partie, la liberté diagnostique et thérapeutique. C'est le colloque singulier cher à Hippocrate et cela n'a pas changé depuis deux mille quatre cents ans! L'éthique libérale du médecin y joue un grand rôle.

Ne pas comprendre cela, comme en témoigne la relative cécité du monde politique, ne pas accorder confiance aux professionnels, mais préférer l'avis de technocrates éloignés des acteurs du terrain, dicter à ces derniers en tout leur conduite, infantiliser aussi les patients en insinuant sans cesse qu'ils consultent à tort, considérer les soignants comme œuvrant d'abord dans un but vénal, ce n'est pas seulement les mépriser, mais c'est se préparer à vivre dans une société encore moins humaine et libre. Ce n'est en tout cas pas ainsi que l'on peut,

contrairement à ce qui est affirmé, limiter raisonnablement l'augmentation des coûts de la santé. Il faudra bien un jour assumer l'évolution du type de société dans laquelle nous vivons et son vieillissement sans faux-semblants.

M. Maillard croit à l'étatisation complète du système de soins, malgré les mauvais exemples ailleurs dans le monde, en particulier au Royaume-Uni. Dans ce dernier cas, un système parallèle hors assurance d'Etat s'est rapidement mis en place, débouchant sur une vraie médecine à deux vitesses.

Le pouvoir décisionnel du Département de la santé est déjà considérable. Il manque encore, et ce sont les étapes suivantes tout à fait prévisibles, la compétence de définir le nombre des médecins et autres membres du personnel soignant, réalisant une clause du besoin non seulement sur le matériel, mais sur tous ceux qui pratiquent les soins; il s'agira ensuite de faire en sorte qu'ils soient tous salariés, en particulier les médecins. La médecine libérale aura disparu, au grand malheur de chacun.

C'est par des coups de canif et non en une fois que ces choses se préparent. Avec le contingentement du matériel médical, le Département de la santé s'attaque à un sujet qui pourrait paraître presque banal. Or, il n'en est rien et il faudra que la population et les acteurs de la santé luttent fermement contre chaque velléité d'étatisation.

Jean-François Luthi

## Le retour du style

On appelle aujourd'hui blazer un veston bleu marine, voire noir, à boutons métalliques. Il peut être droit ou croisé. Le porter avec des mocassins dans lesquels on est pieds nus affichera une décontraction très « Côte d'Azur ». Qu'un polo jaune remplace la chemise garantira l'apparence estivale. Accompagné d'un pantalon gris clair, d'une paire de richelieus noirs et d'une cravate colorée, la tenue sera admissible pour un vernissage d'exposition, pas pour un rendez-vous d'affaires.

Parties de l'inconscient collectif, ces vestons ont une origine peu connue. Qui se souvient que le capitaine du HMS Blazer ordonna le port d'un veston croisé bleu en prévision d'une inspection de Victoria en 1837? Sa version droite nous vient des vestons armoriés et colorés des clubs sportifs universitaires anglo-saxons. De telles histoires existent pour chaque pièce du vestiaire masculin.

Celles-ci ont rempli ou remplissent encore une fonction concrète dans la vie quotidienne.

La solidité attendue des vestes de chasse *Barbour*, en indestructible coton huilé, en a fait une pièce maîtresse du vestiaire rural. Le tweed, fait de laine d'Irlande, produit des vêtements épais, résistants aux fourrés, imperméables au crachin. Une paire de *Crockett and Jones* bien entretenues et portées moins d'un jour sur deux n'aura jamais rien à craindre de la pluie ni du soleil. Respectés, tous ces vêtements accompagneront leur propriétaire de nombreuses années. La durabilité d'un vêtement

reste un excellent critère d'appréciation de sa qualité.

L'environnement naturel peut imposer un vêtement. Il en va de même de l'environnement social. Les pays de tradition monarchique ont gardé un sens prononcé du protocole vestimentaire. Ainsi en va-t-il de l'Angleterre. Les variations sur le costume formel, de la jaquette pour les courses au complet de ville des affaires, en passant par le smoking et le trois-pièces, y sont encore réalisées avec exigence par les maîtres tailleurs de Savile Row à Londres. On retrouve le même savoir-faire dans les grandes villes européennes. Ces pièces archi-classiques connaissent des différences par pays et par artisans que les habitués reconnaissent au premier regard.

Formellement, ce qui les distingue d'un complet comme on en croise tant dans nos rues tient au rapport au corps. Un vêtement sur mesure épouse les formes, met en évidence ce dont on peut se vanter. Il casse les disgrâces de l'embonpoint. Une autre solution est de ne pas hésiter à faire retoucher une veste ou un complet. Une veste de marque inconnue « fittant » parfaitement sera toujours mieux qu'une veste très chère mais mal portée.

Ces vêtements, conçus pour faire la guerre, braver la pluie et le froid ou être présenté à la reine nous rappellent que le vêtement ajoute la fonction sociale à la fonction pratique. En cela, il entre en résonance avec ce qui fait notre quotidien. Une société structurée connaît des règles vestimentaires précises.

Il n'est donc pas étonnant que le style traditionnel, et le formalisme politique auquel il s'associe, ait été l'objet de la contestation soixant-huitarde. Les socialistes vaudois s'amusaient encore à voir dans la cravate la marque d'une société oppressante et futile. C'est vrai dans leur conception individualiste. En réalité, on ne peut échapper à la constitution de rapports sociaux structurés. Les socialistes ont simplement instauré un nouveau code. Celui-ci contribue à cataloguer le porteur de cravate dans le camp bourgeois.

La tendance a donc longtemps été à un double affaiblissement. La qualité du vêtement a souffert de l'industrialisation, et la déstructuration de la société a brouillé la complexe hiérarchie des rapports sociaux. Elle régissait la diversité des garde-robes.

Aujourd'hui, un renversement se produit. Difficile à expliquer, il se nourrit de différentes expériences, vécues par différents milieux. Le monde du divertissement de masse n'y est paradoxalement pas indifférent. Les personnages des séries TV *Mad Men*, *Suits* ou *Downtown Abbey* sont devenus les icônes d'un style extrêmement classique sans être ringard.

Par ailleurs, la nébuleuse des hipster-bobo-chapistes joue un certain rôle. Elle rassemble des jeunes éduqués, sensibles à ne pas adopter un style commercial, mais digne. Elle peut accorder beaucoup d'intérêt à « l'authenticité », historique et artisanale de ses vêtements. Nous les voyons donc fréquenter les barbiers à l'ancienne, porter

de belles chaussures et approcher le sur-mesure.

Enfin, il n'est pas exclu que la crise économique ait jeté une manière de discrédit sur les grandes marques internationales, leurs procédés de fabrication peu transparents ou les salaires de misère de leurs employés d'outre-mer. On voit donc réapparaître un intérêt non négligeable pour l'artisanat local de qualité: le tailleur, le chapelier, le cordonnier...

Internet de son côté a donné la parole à des passionnés. Les blogs attentifs au style traditionnel ont fleuri. Dans une voie empruntée entre autres par le remarquable blog *parisiangentleman.fr* de Hugo Jacomet, des milliers d'internautes ont pu acquérir une éducation en matière de vêtement masculin. L'accès à toute une littérature, déjà existante, a été élargi. L'engouement est tel que les grandes enseignes sont contraintes de donner à leurs vendeurs une formation spécifique. Trop de clients en connaissaient plus qu'eux.

La question doit se poser. S'agit-il d'une mode? Se passionne-t-on soudain pour le style masculin éternel par goût momentané? Peut-être. Mais nous savons qui sera le gagnant. Le monde qui accueille les nouveaux passionnés de style traditionnel donne au vêtement une dimension bien plus large que ce que la consommation de masse a à offrir. Un beau vêtement nous propose une perspective historique, artisanale et sociale. Constitutive de l'identité de l'homme occidental, elle nous fait, au quotidien, réaliser la profondeur de notre culture.

Félicien Monnier

# Philaminte de Senarclens

Connaissez-vous le *slutshaming*? Il s'agit d'un concept lancé par des féministes canadiennes signifiant en gros «intimidation des salopes». Afin de lutter contre l'habitude machiste de «couvrir de honte les salopes», de les «humilier», on organisa à Toronto en 2011 la première «marche des salopes» (*slutwalk*).

Qu'est-ce qu'une « salope »? C'est une fille fière de sa vie sexuelle «libre et active», portant des vêtements affriolants, que les hommes (et même d'autres femmes) insultent, harcèlent et parfois violent pour les punir d'être sorties du rôle assigné aux jeunes filles, lesquelles se doivent d'être belles mais réservées, pudiques et sobres.

En fait, la salope (comme la race) n'existe pas, seul existe le «stigma», l'insulte. La société «construit» la salope en reprochant à une personne sa simple apparence.

Les *slutwalkers* comptent à Genève une représentante estampillée, Mademoiselle (l'horrible mot!) Coline de Senarclens. Celle-ci, à 14 ans, fut abreuvée d'insultes sexistes par ses camarades d'école. A 19 ans, au collège, elle est harcelée par d'autres connaissances qui lui rappellent son douteux passé. En 2014, à 29 ans, devenue selon ses propres termes une «bobo blanche, formée et militante», elle rédige un pamphlet pour les éditions Hélice Hélas, intitulé *Salope!* Sur la couverture du livre, elle brandit un panneau où il est écrit: «A 14 ans, j'étais appelée (sic) garage à b.es»

La conception du monde de Coline est simple: d'un côté les dominantEs, c'est-à-dire les vieux-mâles-blancs-hétérosexuels-racistes-homophobes-sexistes, de l'autre les innombrables victimes qui aspirent à l'égalité et exigent réparation.

Il est permis de partager certaines idées de Coline. Il est vrai que les faiseurs d'argent de la mode et de la pub incitent les lolitas à s'habiller en putes tandis que le reste de la société condamne les tenues légères. Il est vrai qu'un homme couvert de femmes est considéré comme un tombeur alors qu'une femme avide de rapports sexuels est qualifiée de « salope ». Oui, ce ne sont pas les filles violées qui doivent avoir honte, mais les violeurs qu'il faut punir. Oui, le machisme n'est pas une philosophie

admissible sous nos climats, et cela depuis longtemps.

En revanche, nous sommes plus réservés quant aux remèdes proposés. D'abord, Coline sous-estime la capacité des femmes à se défendre elles-mêmes, même par des techniques de combat nécessitant peu de force et beaucoup de détermination. Donner «plus de moyens» à l'éducation sexuelle à l'école nous paraît pathétique, tant les jeunes s'ingénient à faire le contraire de ce qu'on leur serine dans les salles de classe. *Retourner le performatif*, c'est-à-dire prendre à son compte le mot qui fait mal et se revendiquer comme salope, est plus judicieux si on laisse la place à l'humour. Sachons cependant que l'humour et les féministes (américaines de surcroît) ne font pas bon ménage. Enrichir le vocabulaire français de mots censés exprimer la jouissance et le désir féminins ne nous choque pas du moment que l'on ne se contente pas d'emprunts anglo-saxons.

Que l'on veuille «enfin» atteindre l'égalité homme/femme, combler le «désir d'émancipation» et «changer les mentalités» nous heurte bien davantage.

A notre grande surprise, Coline de Senarclens comprend que «le monde social est hiérarchisé finement» dès qu'il intègre des différences. Seulement elle ne saisit pas le corollaire, à savoir que l'égalité entraîne la ressemblance. Il faudrait au fond que les garçons soient des filles comme les autres, qu'un décolleté ou des bas fins n'émouvraient pas outre mesure. Coline rêve d'un monde sans conflit, sans tension, sans violence, qui nous ennuie à l'avance. Quand on émousse les différences, l'insignifiance menace. Les inégalités sont construites, nous répond-on. Sans doute, mais elles le sont si solidement qu'elles se distinguent à peine d'un donné naturel (encore un mot affreux!). On ne «déconstruit» pas impunément les différences et les distinctions. Ce faisant, on bouleverse des équilibres savants qui constituent tout bonnement la civilisation. On engendre des inégalités bien plus sauvages.

\* \* \*

En étudiant l'œuvre de Joseph Conrad, nous apprenons qu'une maison hollandaise a réédité *le Nègre du Narcisse* en remplaçant *nègre* par la graphie Nword. Même si elle sacrifie à la mode épïcène (les dominantEs...), Coline de Senarclens ne nous inflige pas ce genre de sottises. Au fond, elle est moins radicale que Philaminte, Armande et Bélise, les trois précieuses mises en scène par Molière dans *Les Femmes savantes*. Féministes avant l'heure, elles tentent, en plein XVII<sup>e</sup> siècle, de «changer les mentalités» en modifiant la langue, en supprimant des mots.

**Armande**

Pour la langue on verra dans peu nos  
règlements,  
Et nous y prétendons faire des remue-  
ments.  
Par une antipathie, ou juste ou natu-  
relle,  
Nous avons pris chacune une haine  
mortelle  
Pour un nombre de mots, soit ou  
verbes, ou noms,  
Que mutuellement nous nous aban-  
donnons;  
Contre eux nous préparons de mor-  
telles sentences,  
Et nous devons ouvrir nos doctes  
conférences  
Par les proscriptions de tous ces mots  
divers  
Dont nous voulons purger et la prose  
et les vers.

**Philaminte**

Mais le plus beau projet de notre aca-  
démie,



## Dictateur toi-même!

Nous évoquons parfois ici, sur un ton sarcastique mais dans un esprit hélas sérieux, les dérives totalitaires de la société actuelle, et en particulier l'intolérance et la brutalité croissantes de ceux-là mêmes qui prétendent lutter contre l'intolérance et la brutalité. Nous l'avons lourdement laissé entendre, par exemple, en citant la Commission fédérale contre le racisme et sa volonté manifeste de mieux surveiller les idées véhiculées par les humoristes.

## LE COIN DU RONCHON

Ecrire cela suggère forcément quelques lancinantes références historiques – souvent les mêmes, parce que ce sont celles dont on entend le plus parler à l'école et dans les médias. Nous le faisons avec l'espoir de frapper les esprits – si tant est qu'il en reste encore quelques-uns à frapper – mais nous savons que nous nous exposons ainsi à ce qu'un petit malin – ou un petit qui se croit malin – nous attribue un jour, en jubilant, un «point Godwin». Cette expression – du nom de l'avocat américain Mike Godwin, auteur d'une théorie selon laquelle *plus une discussion en ligne dure longtemps, plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les nazis ou Adolf Hitler s'approche de 1* – dénonce le moment où un débat dégénère et où l'un des protagonistes commence à comparer son adversaire à l'un ou l'autre des pires dictateurs de l'histoire: Hitler bien sûr, mais aussi Staline, parfois Kim Jong-un (moins utilisé car son nom est plus difficile à retenir) ou même Vladimir Poutine (comparaison à manier avec précaution dès lors qu'elle risque plutôt de valoriser votre adversaire).

Une entreprise noble et dont je suis  
ravie,  
Un dessein plein de gloire et qui sera  
vanté  
Chez tous les beaux esprits de la pos-  
térité,  
C'est le retranchement de ces syllabes  
sales,  
Qui dans les plus beaux mots pro-  
duisent des scandales,  
Ces jouets éternels des sots de tous les  
temps,  
Ces fades lieux communs de nos mau-  
vais plaisants,  
Ces sources d'un amas d'équivoques  
infâmes  
Dont on vient faire insulte à la pudeur  
des femmes.

(Acte III, scène 2, vers 899 à 918)

En voilà une déclaration de guerre!

Vu sa modération, nous laisserons son prénom à Coline de Senarclens. Nous ne l'appellerons pas Philaminte.

Jacques Perrin

Nous comprenons bien ce qu'il y a d'abusif à accuser son voisin de nazisme parce qu'il écoute la radio trop fort, tond son gazon le dimanche ou laisse ses enfants crier dans les escaliers. De même, on évitera de traiter de SS tous nos interlocuteurs qui ne pensent pas comme nous: un esprit borné et immature n'implique pas forcément un caractère dictatorial.

En fait, nous n'avons jamais accusé aucun de nos contradicteurs d'être des réincarnations de Hitler ou de Staline. Car pour être un génie du mal, encore faut-il être un génie... Nous disons seulement que les manières et les réactions de ceux qui font profession de lutter «contre le Mal» et «pour le Bien» se radicalisent aujourd'hui jusqu'au grotesque et se rapprochent progressivement de celles de certains régimes totalitaires – à d'autres époques ou dans d'autres pays. Certes, chez nous, les «déviantes» et les «insoumis» ne sont pas encore torturés physiquement; mais ce n'est peut-être qu'une question de temps. Car les êtres humains, en moyenne, sont toujours les mêmes, et leurs instincts ignobles et violents, dans une société malade où ils ne sont plus freinés, peuvent se réveiller assez rapidement.

Si le «point Godwin» a été inventé pour décrédibiliser ceux qui dénoncent de vrais problèmes (par exemples nous) ou, en d'autres termes, si ce M. Mike Godwin a fomenté un abominable complot nazi contre le monde libre, eh bien cela ne marchera pas: nous sommes prêts, ici même dans *La Nation*, à les collectionner avec le même enthousiasme que les points Mondo ou Cumulus!<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Nous ne nous sommes jamais intéressés aux vignettes Panini.

## La Nation

Rédaction

Jean-Blaise RoCHAT / Cédric COSSY  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch  
www.ligue-vaudoise.ch

ICM Imprimerie Carrara Morges

[www.ligue-vaudoise.ch](http://www.ligue-vaudoise.ch)